

Péril

Rappelons-nous le vent, ce jour dément et froid
Devant la mer, sans horizon,
Qui jette des ondées dans l'air semant l'effroi,
En ce matin de déraison.

Quand le souffle puissant grossit l'affreuse lame,
Perfide de son jeu cruel
Qui brise le navire et des marins noie l'âme,
Refusant de l'offrir au ciel,

Le flot violent, de son fracas, ronge la dune
Pour inonder de ses embruns,
Les grabats des êtres au destin sans fortune
Qui frémissent aux fouets des grains.

Et là, les cieus noircis décuplent la terreur
Du vieux pêcheur au frêle esquif,
Qu'un rocher, complice des assauts de fureur,
Brise et broie, agresse et griffe,

Le ressac, avide, l'emporte et l'engloutit,
Sous l'écume de l'océan
Qui cache son forfait comme un bijou serti,
Pour le fondre dans le néant.

Au ventre du bateau, là où la plaie grandit,
On voit glisser l'épaisse glu,
Salissant les ondes d'un duvet noir maudit
Où, sans espoir, la vie s'englué.

Enfin, à l'horizon, la tempête se meurt
Laisant le flot épais et lourd,
Sur la grève indolente, étouffer son humeur
Sous le ciel las au bout du jour.

Les oiseaux effrayés de ne plus s'envoler,
Taisent leurs cris de désespoir
Dans l'étau goudronneux, fixant l'œil affolé
De l'homme errant : le sable est noir.